

# L'ANALYSTE

## À LA CROISÉE DES CHEMINS



Qu'attend-on aujourd'hui de la psychanalyse ? Qu'attendent les patients actuels d'une cure ? Se sentir mieux : la cure se voit imposer une obligation de résultats quant à la sédation ou la disparition des symptômes ; à quoi s'ajoute une demande de rapidité.

La psychanalyse est un travail sur les mots, sur les signifiants, qui forment le « matériel », la base de l'analyse. Nous estimons donc, nous analystes, que nous pouvons faire confiance

aux mots. Mais est-ce toujours légitime ?

Reportons-nous aux dernières élaborations de Lacan, telles qu'il les a formulées dans le séminaire *L'Insu que sait de l'Une-bévue saïle à mourre* (1976-1977) et dans l'intervention qu'il a prononcée à Bruxelles le 26 février 1977.

D'une part en effet, le « corps » de l'inconscient, ce sont les mots<sup>(1)</sup>. D'où la définition lacanienne minimale de l'inconscient :

«*l'inconscient est un sédiment de langage*»<sup>(2)</sup>. Mais d'autre part la psychanalyse, en tant que pratique, peut être qualifiée d'«*escroquerie*», dans la mesure où les mots se trompent, et nous trompent.

L'escroquerie n'est pas seulement le fait de l'analyste, elle est aussi le fait du patient : quand on les perce à jour, les mots apparaissent pipés. Pensons au découragement durable vis-à-vis des visages et des mots, notamment des mots écrits, éprouvé par Charlotte Delbo après son retour d'Auschwitz : «*je ne pouvais pas lire parce qu'il me semblait savoir d'avance ce qui était écrit dans le livre, et le savoir autrement, d'une connaissance plus sûre et plus profonde, évidente, irréfutable. De même que je baissais les yeux pour ne pas voir les visages parce que les visages se dénudaient sous mes yeux, parce que je voyais tout des gens au travers de leur visage dès que j'arrêtais mon regard sur eux, (...) de même je m'écartais des livres parce que je voyais au travers des mots (...) Tout était faux, visages et livres, tout me montrait sa fausseté*»<sup>(3)</sup>. Pourquoi vivre «*si rien n'est vrai*» ? se demande alors Charlotte Delbo, regrettant «*de ne plus pouvoir être dupe*».

Comment nous, analystes, pouvons-nous «*échapper à l'escroquerie*»<sup>(4)</sup> ? Comment préserver (et faire avancer) notre champ clinique, comment penser l'expérience de la cure ?

L'association libre («*blabla*») est la seule manière de travailler : c'est ainsi que les mots opèrent.

Comment des mots opèrent-ils ? Pas par leur poids de sens en tout cas. Est-ce donc la parole qui opère ? C'est surtout le *dire* qui est agissant : le fait de dire, de dire ce qui passe par la tête, est en soi-même opérant ; il faut lâcher prise, ne pas tenter de contrôler, de maîtriser ce qui se dit. Si «*tout ce qui se dit est une escroquerie*»<sup>(5)</sup>

le dire, lui, ne ment pas : soulignons l'opposition radicale entre dire et dit (entre énonciation et énoncé ; vérité du dire, escroquerie du dit). Lacan parle du «*dire qui secourt*» (non du «*dit qui secourt*»), comme on dirait «*un risque qui se court*».

Au cours de son intervention à Bruxelles, Lacan parle du symptôme hystérique comme d'une «*soufflure*», ce qui appelle le terme de «*boursoufflure*», d'enflure : ce qui enfle ou lève comme une brioche, c'est-à-dire ce que produisent une levure, un ferment (une fermentation) ; ou ce qui se passe chez la grenouille, cette *chétive pécore* qui veut se faire aussi grosse que le bœuf<sup>(6)</sup>.

Le *dire*, le simple fait de «*blablater*» en présence de l'analyste, épingle et crève ce qui dans le silence montait comme un soufflé (champ culinaire) ou enflait comme un abcès (registre médical). La jouissance du dire fait crever la jouissance attachée au symptôme hystérique, elle «*vide*» ou évide l'abcès, fait évaporer l'affect, le rend inoffensif au regard de sa puissance d'engendrement de symptôme.

L'intervention de l'analyste, elle, s'effectue selon le principe de la primauté du signifiant : ceci afin d'éviter la psychologisation et l'enlèvement de la cure dans l'imaginaire – celui de l'analyste et celui de l'analysant. L'interprétation opérante fait scansion ; elle produit des effets dans la mesure où elle est un travail sur l'équivoque (on pourrait dire aussi qu'elle est un «*jeu*» sur l'équivoque). Le titre du séminaire *L'Insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre* est d'ailleurs en lui-même un exemple paradigmatique d'interprétation : ce titre lie le savoir insu de l'inconscient (on pourrait presque dire aussi savoir issu de l'inconscient) à l'amour, et il «*traduit*» le terme freudien *Unbewußt*

(«inconscient») par translittération (c'est-à-dire qu'il en propose une «interprétation» et non pas ce que nous considérons habituellement comme une traduction). La translittération, opération sur les lettres, nous renvoie à *lalangue* (à écrire en un mot), et permet d'attraper ce qu'il en est du symptôme tout en évitant d'en rajouter sur le sens, donc sur la jouissance qui lui est liée («j'ouïs-sens» – forme verbale qui correspond grammaticalement à un passé simple). Rappelons que *lalangue*, qui nomme les premiers objets rencontrés par l'enfant, porte la trace des premières lallations et vocalisations croisées du bébé et de sa mère. En retrouvant le tissage ancien opéré par *lalangue*, l'interprétation cherche à faire entendre le Réel noué au Symbolique dans les associations libres.

Penser en termes de structure participe également de la tentative d'échapper à «l'escroquerie». La «structure» n'est pas la forme : c'est ainsi qu'un tore (pneu par exemple) incisé puis retourné revêt une forme tout à fait autre (celle d'une trique), et pourtant reste un tore. La «structure» est donc susceptible de constituer un repérage (un invariant, au regard de l'infinie variété des formes : un «modèle» au sens mathématique, même s'il existe une pluralité de «structures»). Lacan nous enjoint de ne pas mettre la structure du côté de la *Gestalt* et de la psychologie. Il nous demande de nous initier à la pensée topologique<sup>(7)</sup>. C'est ainsi que le nœud borroméen formé par R., S., I. (Réel, Symbolique, Imaginaire) donne l'idée de «point triple» central, obtenu en «tirant les ficelles» du nœud : point de coincement (ou de coinçage), le point triple permet d'éviter le dualisme et ses oppositions potentiellement manichéennes. Au cours de son intervention à Bruxelles, Lacan illustre cette notion par

l'exemple de la lettre Y, ce qui le conduit à parler de la figure d'Hercule à la croisée des chemins, emblème du choix proposé à la conscience morale<sup>(8)</sup> : au seuil de l'âge adulte, Hercule doit choisir entre la Vertu (qui le conduira à la gloire) et la Volupté. C'est ainsi qu'il est représenté par exemple dans le tableau d'Annibal Carrache *Hercule entre la Vertu et la Volupté* (au musée Capodimonte à Naples), où Minerve montre à Hercule le chemin de la gloire.

Or avant qu'Hercule «oscille à la croisée des chemins entre bien et mal, il suivait déjà un chemin»<sup>(9)</sup>, observe Lacan. Hercule se tient à la croisée entre bien et mal, entre vice et vertu, entre vrai et escroquerie. Lacan pose la référence à l'éthique, du côté du psychanalyste : «*Qu'est-ce qui se passe quand on change de sens, quand on oriente la chose autrement ? On a, à partir du bien, une bifurcation entre le mal et le neutre. Un point triple, c'est réel même si c'est abstrait. Qu'est-ce que la neutralité de l'analyste si ce n'est justement ça, cette subversion du sens, à savoir cette espèce d'aspiration non pas vers le réel mais par le réel*»<sup>(10)</sup>.

Les figures topologiques, qui sont autant de moyens de présenter ou de représenter les phénomènes et processus ou événements psychiques, permettent de présenter ou de représenter un Réel (lequel se dérobe à toute verbalisation) : c'est leur dimension de «monstration» (à opposer à démonstration).

Dans son usage au cours de la cure, la topologie permet d'échapper à la psychologisation et aux affects.

Le primat du Réel s'affirme de plus en plus au cours des dernières années du séminaire de Lacan. Le Réel y apparaît comme une visée «idéale» : «*Je ne poursuis cette notion de structure*

que dans l'espoir d'échapper à l'escroquerie. Je file cette notion de structure, qui a quand même un corps des plus évidents en mathématiques, dans l'espoir d'atteindre le réel.<sup>(11)</sup>» Mais comment parler du Réel ? « C'est tout à fait vrai que ce n'est pas facile d'en parler. C'est là que mon discours a commencé. C'est une notion très commune, et qui implique l'évacuation complète du sens, et donc de nous comme interprétant. »<sup>(12)</sup> Ici Lacan renoue un fil très ancien dans sa réflexion : le questionnement sur le Réel, c'est par là que son « discours » a commencé, dit-il (allusion vraisemblable à la conférence « Le symbolique, l'imaginaire, le réel » du 8 juillet 1953<sup>(13)</sup>). L'important, dans cette remarque tout à fait synthétique, n'étant pas seulement l'idée de l'évacuation (ou l'amuïssement, ou encore l'évanouissement) du sens, mais encore la référence à l'absentification de l'ego de l'analyste : un ego biffé, radié des tables de la Loi analytique. Les deux « évacuations » étant simultanées, coïncidence et conséquence inéluctable l'une de l'autre : évacuation du sens, évacuation de « l'interprétant ». Pas l'une sans l'autre. Présence nécessaire de « l'interprétant », mais présence effacée : c'est une aporie que cette présence pure de l'interprétant, dépouillée de tout narcissisme. Présence de l'homme nu (au sens où Agamben parle de la vie nue), *Homo sacer*. Ou plutôt : l'humain nu, l'humain réduit à sa plus simple expression (donc l'humain dans son caractère sacré), celle d'une présence. N'est-ce pas là, au fond, la racine même de l'éthique ? Nous voyons comment la réflexion théorique est spontanément nouée par Lacan à sa pratique clinique, et à une réflexion éthique.

Mais comment s'approcher du Réel ? « *Le réel est à l'opposé extrême de notre pratique. C'est une idée une idée limite de ce qui n'a pas de sens. Le sens*

*est ce par quoi nous opérons dans notre pratique : l'interprétation. Le réel est ce point de fuite comme l'objet de la science (et non de la connaissance qui elle est plus que critiquable), le réel c'est l'objet de la science.* »<sup>(14)</sup> Le Réel est donc un « point de fuite », c'est-à-dire le point que nous fuyons, et d'où nous fuyons (car il arrive que nous partions de ce point de fuite : point de départ pour l'égarément et pour l'escroquerie), ou qui nous fuit – à moins qu'il ne nous aspire. Lacan nous le montre ici comme la visée, le point que nous devons tenter d'atteindre : un idéal, une u-topie (comme on dit u-chronie ?), c'est-à-dire un lieu-non-lieu – encore une aporie. Point imaginaire où vont se rejoindre, à l'infini devant l'observateur, des lignes dites *fuyantes*, comme par exemple les lignes parallèles d'une voie de chemin de fer, le point de fuite est utilisé dans le cadre d'une représentation en perspective (représentation géométrique) d'un paysage. Donc point vers quoi l'on fuit, point d'arrivée. Mais ne pourrait-on penser « point de fuite » comme la négation, l'impossibilité de toute fuite, comme de toute « arrivée » ?

Une-bévue : ce qui est important, c'est « *un achoppement, un trébuchement, un glissement de mot à mot* »<sup>(15)</sup>. C'est à cela qu'il faut toujours en revenir. Il n'y a pas de pensées de l'inconscient, pas de représentations de l'inconscient, seulement « *le corps des mots* » à faire résonner (au-delà du sens des mots, ce qui n'abolit pas le sens, lequel est lié à l'Imaginaire, donc au corps, c'est-à-dire à la forme).

Le « savoir » insu ne fonde pas une connaissance : il est (et reste) un savoir qu'on sait sans le savoir, c'est-à-dire sans savoir qu'on sait (la connaissance est impossible, « *on se goure* », dit Lacan), l'Une-bévue. S'il n'y a pas de connaissance, il n'y a pas de grand Autre ; l'existence du grand

Autre ne peut être que supposée, imaginée : c'est «le  $S_1$  qui paraît promettre un  $S_2$ »<sup>(16)</sup>, c'est-à-dire que le  $S_1$ , signifiant maître, est cru détenteur et dispensateur possible d'un  $S_2$ , d'un savoir – c'est la fallace de l'Autre (comme savoir et comme promesse de répondre). Le grand Autre n'existe pas. L'analyste, mis par l'analysant en position de «supposé savoir», se tient dans une place de «faire vrai, de semblant»<sup>(17)</sup>, sans y croire. «*La psychanalyse est peut-être une escroquerie, mais ce n'est pas n'importe laquelle : c'est une escroquerie qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant (...) Aussi bien suffirait-il que je connote le  $S_2$  non pas d'être le second dans le temps, mais d'avoir un sens double, pour que le  $S_1$  prenne sa place correctement*»<sup>(18)</sup>. Cela s'obtient en travaillant dans un au-delà du sens et en évitant la suggestion (liée au discours).

Lacan en appelle à un signifiant nouveau, et nous renvoie à la poésie. «*Je ne suis pas assez poète. Je ne suis pas poète-assez*»<sup>(19)</sup>, regrette-t-il, ce qui pourrait inciter certains d'entre nous à proférer un «pouêt-pouêt» farceur ou ludique. Cette phrase rappelle l'«Air du poète» de Léon-Paul Fargue, mis en musique par Éric Satie en 1923<sup>(20)</sup>:

«*Au pays de Papouasie*

*J'ai caressé la Pouasie...*

*La grâce que je vous souhaite*

*C'est de n'être pas Papouète.»*

«*C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint le symptôme, que la vérité se spécifie d'être poétique*»<sup>(21)</sup>, constate Lacan. La vérité poétique est effet de sens et effet de trou : elle va bien au-delà du sens.

Il incombe à chaque analyste de réinventer la psychanalyse. Personnellement, je retiens par exemple qu'une fois le grand Autre éliminé du paysage intellectuel (et affectif aussi bien), il n'y

a pas, il ne saurait y avoir d'autorité suprême à quoi se référer, à quoi obéir.

«*Rien n'est plus séduisant pour l'homme que sa liberté de conscience. Mais rien n'est une plus grande cause de souffrance*»<sup>(22)</sup>. L'absence de grand Autre à la croisée des chemins supprime-t-elle la nécessité d'un surmoi, d'une Loi, d'interdits ? Que nenni : il me paraît d'autant plus pressant d'élaborer une éthique rigoureuse, non imposée par une autorité externe qui serait éventuellement transcendante. Ce n'est pas parce que Dieu (ou le grand Autre) n'existe pas que tout est permis<sup>(23)</sup>. Il est nécessaire aussi de s'interroger sur la nature et la fonction du commandement – comme l'a fait Giorgio Agamben par exemple, dans une conférence intitulée *Qu'est-ce que le Commandement ?*<sup>(24)</sup>–, et même de réfléchir sur la notion de contrat social.

Les temps changent, la psychanalyse reste : du moins la base de l'analyse. Il est d'autant plus urgent de tenter d'échapper à «l'escroquerie». Notre clinique, c'est l'évolution de nos patients au fil des séances. C'est cela notre boussole, qui nous montre notre utilité de thérapeute. Il n'est pas d'analyse sans désir de soigner : la guérison viendra, en un temps non fixé à l'avance.

## ELISABETH DE FRANCESCHI

(1) «*L'inconscient n'a de corps que de mots*»  
(Intervention de Lacan à Bruxelles, 26 février 1977).

(2) *Intervention de Lacan à Bruxelles, 26 février 1977.*

(3) *Charlotte Delbo, Spectres, mes compagnons, Berg International (rééd. 2013), p.56-57.*

(4) *Intervention à Bruxelles, 26 février 1977.*

(5) *L'insu, leçon du 11 janvier 1977.*

(6) Jean de la Fontaine, «*La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf*» (*Fables*).

(7) *La topologie est une branche des mathématiques portant sur l'étude des déformations spatiales par des transformations continues ; elle s'intéresse aux notions de limite, de continuité, de voisinage.*

(8) Cf. l'ouvrage d'Erwin Panofsky publié en 1930 (traduction française par D. Cohn, Flammarion 1999, sous le titre *Hercule à la croisée des chemins*).

(9) Intervention à Bruxelles, 26 février 1977.

(10) Intervention à Bruxelles, 26 février 1977.

(11) Intervention à Bruxelles, 26 février 1977.

(12) Intervention à Bruxelles, 26 février 1977.

(13) Conférence au cours de laquelle Lacan présentait «*la confrontation de ces trois registres qui sont bien les registres essentiels de la réalité humaine, registres très distincts et qui s'appellent : le symbolisme, l'imaginaire et le réel*».

(14) Intervention à Bruxelles, 26 février

1977.

(15) L'insu, leçon du 16 novembre 1976.

(16) L'insu, leçon du 15 mars 1977.

(17) L'insu, leçon du 10 mai 1977.

(18) L'insu, leçon du 10 mai 1977.

(19) L'insu, leçon du 17 mai 1977.

(20) Eric Satie, *Ludions*.

(21) L'insu, leçon du 17 mai 1977.

(22) Dostoïevski, *Les frères Karamazov*.

(23) «*Si Dieu n'existe pas (...) tout est permis*», écrit Dostoïevski dans *Les frères Karamazov* (1880).

(24) Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le commandement ?* (Traduit de l'italien par Joël Gayraud, éd. Rivages, «*Bibliothèque Rivages*», 2013). Cette conférence prononcée en mai 2012 définit le commandement à partir de sa forme linguistique, l'impératif, forme originelle probable du verbe selon les linguistes, et de son usage dans le champ religieux, en notant que le commandement ne peut être ni vrai ni faux, alors que la culture occidentale se croit fondée sur la connaissance et la fonction de vérité).